



Belgique - België
P.P. - P.B.
1040 Bruxelles 4
Brussel
BC 4848

La Lettre de la Communauté

37^e année – 1^{er} trimestre 2012 – n° 114
Numéro d'agrément postale: P 302010
Bulletin trimestriel de l'association sans but lucratif
La Communauté du Christ Libérateur
Rue du Marché-au-Charbon, 42, 1000 Bruxelles

La Communauté du Christ Libérateur
Groupe de chrétiens, gay et lesbiennes – asbl
Adresse: rue du Marché-au-Charbon, 42, 1000 Bruxelles
Téléphone: 0475/91.59.91 – Courriel: ccl@ccl-be.net
Compte bancaire: IBAN = BE85068211312406 ; BIC = GKCCBEBB
Fonds de solidarité: BE85068211312406 avec en communication la mention « Fonds de solidarité »
Site internet: <http://www.ccl-be.net/>
Membre cofondateur de la FAGL

Nos activités générales

Week-ends de réflexion sur différents thèmes et recollections. Participation à la *Gay Pride*. Animation d'une veillée de prière pour les malades du sida. Souper de Noël.
Réunion de prière : à Bruxelles, le 1^{er} vendredi du mois, à 19h00.

Les antennes locales

Bruxelles : bxl@ccl-be.net

Réunion mensuelle le deuxième dimanche du mois à 19h00 à 1000 Bruxelles.

Liège : liege@ccl-be.net

Réunion mensuelle le dernier vendredi du mois à 19h30 pour partager nos expériences, nos témoignages, notre vécu.

Namur-Luxembourg : namur@ccl-be.net

À la fois, lieu d'accueil, de convivialité et de dialogue, l'antenne Namur-Luxembourg de la CCL se réunit à Assesse, chaque troisième vendredi du mois, à 19h30.

Services communautaires

La Lettre de la Communauté : bulletin trimestriel de l'association. Il est possible de télécharger les anciens numéros sur notre site internet à la rubrique « Archives ».
Entretiens possibles avec un prêtre, un pasteur ou un animateur, sur demande.

Permanence téléphonique : n'hésitez pas à demander toutes les informations sur nos rencontres, nos activités, les associations sœurs et amies, les lignes d'écoute téléphonique, etc. Vous pouvez former le 0475/91.59.91. En cas d'absence, laissez un message sur la boîte vocale.

Les articles de la *Lettre* n'engagent que leurs auteurs. Ils n'expriment pas nécessairement la position du conseil d'administration ni de l'éditeur responsable.
Éditeur responsable : J. Vincent, rue du Marché-au-Charbon, 42, 1000 Bruxelles.

Le mot du CA

Pendant qu'ils étaient à table...

Dans la nuit pascale, nous entendrons le récit de la résurrection de Jésus dans l'évangile de Marc (Mc 16,1-8).

Poursuivant le passage entendu, nous pourrions lire au verset 16 : "Enfin, il se manifesta aux Onze eux-mêmes pendant qu'ils étaient à table". Dans toute la vie de Jésus, les repas ont leur importance et ce qui s'y passe n'est jamais anodin !

C'est au cours d'un repas, celui de la dernière cène, que Jésus nous laisse le signe du pain et du vin, sa vie donnée pour nous. Et c'est encore au cours d'un repas qu'il apparaît pour révéler que la vie est plus forte que la mort, que son amour nous sauve définitivement du néant.

Notre communauté se rassemble de temps en temps pour partager le repas. En partageant la table, nous partageons nos vies et nous essayons, avec nos mots et nos gestes, de signifier ce qu'il y a de plus vivant en nous. En nous révélant aux autres, dans la simplicité de l'échange, nous avançons, ensemble, plus loin ; nous permettons que nos vies soient plus intenses, plus unifiées, plus sauvées...

Le chemin de la communauté est un chemin pascal. Nous traversons parfois des épreuves et, certains jours, nous pourrions penser que l'obscurité nous entoure. Pourtant, un mot, un geste fraternel nous permettent de réaliser que la vie est plus forte que nos échecs, nos ruptures, nos découragements.

Nous bâtissons ensemble une communauté qui se veut du Christ Libérateur. Ce n'est pas banal ! Si parfois, nous avons l'impression de n'intéresser personne, détrompons-nous ! Sans que nous le sachions, notre communauté témoigne, à sa façon, du mystère de Pâques que nous célébrons.

Il importe peu de connaître les effets de nos partages, de ce que nous vivons. Et si, certains jours, nous les percevons, c'est pour que nous puissions nous situer dans le simple merci, l'action de grâce, nous tournant vers Jésus qui est à nos côtés.

Le 8 juin prochain, l'agenda le signale, nous vivrons notre assemblée générale. L'occasion pour nous de faire le point, de quitter nos peurs et de dresser ensemble les balises de notre avenir communautaire. L'occasion de nous rappeler ce que nous cherchons à construire, une communauté large ouverte à toutes et tous, quelles que soient leurs situations de vie, leurs faiblesses et leurs forces. L'occasion encore de réaliser que sans l'engagement de chacune et de chacun, dans les antennes, au CA et dans tous les lieux où nous sommes, rien ne peut vraiment se faire.

À la fin du repas partagé au jour de Pâques, Jésus ajoute : " Allez dans le monde entier. Proclamez la Bonne Nouvelle à toute la création " (Mc 16, 15). N'hésitons pas à rendre compte de ce que nous vivons et à proclamer la résurrection de celui que nous reconnaissons pour notre Libérateur.

Sainte et heureuse fête de Pâques pour chacune et chacun !
Christ est ressuscité, il est vraiment ressuscité !

Avec toute notre amitié,

Ben, Bernard, Philippe Ve., Philippe Vo., Vincent.



La vie de la Communauté

Antenne de Bruxelles

Compte-rendu de la réunion de janvier 2012

Sur la proposition d'un membre de notre antenne, la rencontre de janvier nous a permis d'échanger sur le thème " Durer dans l'amour. "

Nous étions dix et avons le plaisir de revoir certains d'entre nous que la maladie et les occupations avaient tenus éloignés.

L'important, a-t-il été dit, est d'être ouvert à l'imprévu et de savoir recevoir l'autre tel qu'il est et non tel qu'on voudrait qu'il soit, et sans le dévorer, sans être fusionnel.

Le couple se construit jour après jour, souvent sans et par les difficultés rencontrées, et demande un constant dialogue ainsi que le fait de ne pas aller se coucher sur une discorde, sans explications. Le couple doit découvrir sa propre fécondité et laisser de la place au tiers, à ce qui lui est extérieur. Cela lui permet d'éviter les pièges de l'usure du temps et de la routine. À la base du couple et assurant sa durée se trouve l'affection.

Cependant tout le monde n'est pas fait pour la vie de couple. Ce fait aussi doit être accepté.

Compte-rendu de la réunion de février 2012

Notre ami Claude Vandevyver a animé notre rencontre en présentant à la petite dizaine de membres présents les rapports entre " Psychanalyse et homosexualité ".

Claude a relevé d'abord les dangers qu'une cure psychanalytique peut faire courir tant au patient qu'au praticien, et aussi à la société. Le danger majeur réside dans l'investissement d'affects que ce type de traitement exige, danger de dépendance, de manipulation, du transfert. Danger du langage qui se libère, de la mise au jour de la singularité du sujet dans un monde qui formate.

Si Freud n'a pas considéré l'homosexualité autrement que comme une des formes de la sexualité, un discours négatif de certains praticiens a pu être repris par des théologiens.

Claude a précisé que, si la psychiatre envisage le fonctionnement chimique du cerveau, le psychanalyste n'a quant à lui, en principe, aucune visée orthopédique. Il se met juste à l'écoute et accompagne le travail effectué par son patient. Le psychothérapeute remplit une fonction de soutien, d'aide.

La psychanalyse donne accès à l'inconscient qui se manifeste dans les rêves, les lapsus, les actes manqués... Si l'analyste est là pour écouter, il doit éviter d'expliquer et se contenter d'éclairer le sujet sur lui-même. Et surtout il ne doit jamais justifier, prendre position. Un psy n'est pas un gourou !

La psychanalyse permet au sujet de dire la réponse qu'il a donnée personnellement à sa recherche de sens. Il n'y a pas de réponse toute faite à la vie. Et, s'il y a un secret dans la psychanalyse, ce secret, c'est qu'il n'y a pas de secret.

Une analyse, processus qui prend le plus souvent beaucoup de temps, s'achève quand il n'y a plus de transfert, quand l'analyste est vu comme un pauvre type comme soi. Cependant le travail se poursuit et pousse parfois la personne à devenir elle-même analyste.

Claude nous a alors présenté succinctement divers grands psychanalystes et les écoles qu'ils ont fondées ou inspirées.

Compte-rendu de la réunion de mars 2012

Nous nous sommes retrouvés à nouveau à une dizaine pour un échange, animé par Michel, autour de la question : " L'art peut-il tout se permettre ? "

Toute une série d'expositions ou de représentations touchant au sacré ont été perçues par certains comme blasphématoires et ont donné lieu au mieux à des manifestations, au pire à des actes de violence.

Après avoir posé la question sur ce qu'est l'art, recherche du beau ou regard et interpellation sur le monde contemporain, Michel a rappelé ce qui, à juste titre et juridiquement, limite chez nous la liberté d'expression.

Puis il a choisi et explicité sept œuvres d'art ayant été sujet à controverse : *Piss Christ* d'Andres Serrano, *Sur le concept du visage du fils de Dieu* de Romeo Castellucci, *Golgota Picnic* de Rodrigo Garcia, *Körperwelten* de Gunther von Hagens, la présence

du chanteur jamaïcain Beenie Man à *Couleur Café* en 2010, la performance de Guillermo Vargas Jiménez, alias Abacuc, axée sur un chien attaché en train d'agoniser de faim et de soif.

Michel n'a pas manqué de relever dans certains cas l'ambiguïté entourant ce qui était montré (Les êtres plastinés ont-ils donné librement leur corps pour cette pratique? Le chien est-il bien mort d'inanition ?), ainsi que celle concernant les motivations de l'artiste. S'agissait-il toujours de réelles dénonciations de travers de notre société ou n'y avait-il pas aussi des motivations plus terre-à-terre de recherche de notoriété (faire parler de soi) ou de mercantilisme ?

Les limites de ce qui est acceptable dans l'art (qu'il s'agisse du sexe, du sacré ou d'autres domaines) varient selon les individus et les époques, mais semblent actuellement toujours reculer. Et l'on peut se demander jusqu'où cela peut aller.

Enfin, Michel s'est demandé si les divers commentaires exprimés au sujet d'une œuvre ne constituent pas in fine le vrai impact qu'a cette œuvre, si le commentaire n'est pas tout aussi important que l'œuvre elle-même. Et de nous rappeler que l'Église primitive s'est structurée notamment sur les interrogations qui l'ont agitée au sujet de la représentation, licite ou non, du Christ (voire du Père et de l'Esprit Saint). Car, au-delà d'un canon pictural, c'est la nature même du Christ qui était interrogée, homme et dieu, ainsi que sa relation dans la Trinité.

José

Antenne de Liège

Compte-rendu de la réunion de décembre 2011

Suite à la proposition de Vincent, nous avons regardé le film " Prêtre " (" *Priest* " réalisateur : Antonia Bird 1988).

Si ce film nous replonge dans une époque révolue, au point de vue de la religion catholique, en nous montrant des rites, des paroles, des gestes, qui ne sont plus d'aujourd'hui, les problématiques soulevées restent quant à elles toujours d'actualité. Combien de milieux et de personnes ne sont-ils pas encore réticents, voire hostiles, face à l'homosexualité ? Ce film nous montre le combat d'un jeune prêtre tiraillé entre ses désirs, l'acceptation d'être comme il est et ce que la

société lui demande de vivre par ses devoirs et ses engagements. Est mise en évidence également la culpabilité qui nous taraude tous à un moment de notre vie...

Compte-rendu de la réunion du mois de janvier 2012

À l'occasion du témoignage de Luc Moës, nous étions très nombreux. Luc nous a parlé de son parcours, pas toujours facile, de sa vie au monastère, de ce qui est essentiel pour lui : se sentir enfin un homme libre, avoir une plus grande liberté intérieure.

Nous en avons appris un peu plus sur le fonctionnement et la vie dans un monastère. Nous avons pris conscience que là aussi il peut y avoir les mêmes différences, les mêmes séparations et divergences que dans le monde laïque. Si certains monastères suivent la règle de St Benoît à la lettre, d'autres vivent plutôt selon l'esprit de cette règle.

Je n'écrirai pas plus pour ne pas trahir ni transformer son témoignage. Nous remercions encore vivement Luc de nous avoir fait partager ce grand et profond moment.

Compte-rendu de la réunion du mois de février 2012

Ce mois-ci, nous n'avons pas partagé sur un thème préparé. Mario nous a ré-expliqué l'origine des quarante jours de carême qui prennent naissance bien avant Jésus (rappelons-nous les quarante ans dans le désert des Israélites, la menace qui pèse sur la ville de Ninive d'être détruite dans quarante jours, les quarante jours que Jésus a passés dans le désert...)

Quarante est le nombre symbolique d'une purification, de la préparation à un aboutissement.

Mario a aussi évoqué des rites qui y sont associés, comme l'imposition des cendres, un signe de repentir et de conversion que nous trouvons déjà dans l'Ancien Testament. Voir le livre de Daniel : « Ils se couvrent de sacs (le contraire de beaux habits) et se couvrent de cendre (signe qu'on se met sous la protection de Dieu) » ou, dans le livre de Jonas, après l'annonce de la destruction imminente de la ville : « Les habitants se couvrirent de sacs, entamèrent un jeûne et le roi s'assit sur des cendres. »

Puis nous avons recherché quelques nouveaux thèmes à partager lors des prochaines rencontres.

Jean-Pierre

Antenne de Namur-Luxembourg

La réunion du 17 février 2012, animée par Roland, a réuni douze personnes autour du thème "*L'amitié, suite et fin*".

Dans un premier temps, Roland a défini l'amitié et 10 autres termes apparentés (amour, amitié, amant, tendresse, désir, affection ...)

Les définitions se renvoyant l'une à l'autre, pour proposer une nouvelle formulation, Roland a analysé les ouvrages suivants, : "*Et si de l'amour on ne savait rien*" de Fabrice Midal ; "*Petit traité des grandes vertus*" d'André Comte-Sponville" et "*La vulnérabilité. Une nouvelle catégorie morale?*" de Nathalie Maillard.

Il y a une échelle de graduation des relations : éros, philia et agape.

Le premier degré correspond au type de relation qu'on peut avoir dans les saunas.

Le second degré correspond à la relation amicale.

Le troisième degré correspond à la relation amoureuse.

Éros, philia et agape, vécues tour à tour, peuvent aussi se combiner entre elles.

Lors de la discussion, on s'est posé la question de savoir si le niveau agape correspond à une générosité sans retour, et comment il est possible de doser une relation égalitaire, sans qu'il n'y ait de relation dominant/dominé.

Les gestes pour entrer en relation peuvent être mal interprétés. Par exemple, quand on approche d'une personne pour faire connaissance, celle-ci peut être effrayée, en pensant qu'on vient la draguer.

Autre exemple, les associations caritatives qui aident les personnes qui sont dans le besoin peuvent penser que c'est pour leur bien ; et alors qu'elles ne font pas vraiment attention au besoin réel de la personne.

On a également parlé de la déception amoureuse, du célibat des prêtres et de la "guérison" de l'homosexualité.

Je vous recommande un film à voir : "*Le ruban blanc*", réalisé par Michaël Haneke ; avec Christian Friedel, Ernst Jacobi, Léonie Benesch. - Distributeur : Les films du Losange. - 5 prix et 15 nominations.

Ainsi qu'une bande dessinée : "*Névé*" de Dieter, Emmanuel Lepage Marie-Paule Alluard. - Glénat, 1991-1998. - 5 albums & une intégrale (contenant les 5 albums)

Que Fabrice soit ici remercié pour s'être dévoué pour le repas du soir.

Damien



DOSSIER

À table : repas et cènes

Avez-vous déjà pensé au temps que vous passez à table, temps qui rythme les journées ?

La table n'est pas seulement le lieu où l'on apporte au corps l'énergie dont il a besoin, c'est aussi (et surtout) un lieu de convivialité. À table, on se retrouve. On partage son pain avec son compagnon, le(s) vivre(s) avec celles et ceux qui nous sont chers.

Les textes qui suivent vont révéler ce thème du repas tel un kaléidoscope. Ils vont vous faire voyager dans le temps et l'espace. Vous vous retrouverez à côté du Christ, mais aussi en Afrique, au sein d'une réunion familiale ou entourés d'amis. L'approche poétique n'en sera pas exclue. Autant de manières d'appréhender ce moment de vie qu'est le repas.

À la Pâque est lié intimement le moment du repas pascal. Moment où l'amour de Jésus pour ses disciples se révèle par excellence, moment du départ, d'une sortie de soi et des anciennes habitudes pour entamer une existence tout autre, toute neuve. Moment où sont célébrés ce qui a été vécu et ce qui se profile à l'horizon. Puisse votre existence être relancée par des repas comme celui-là et puissiez-vous avoir le cœur tout brûlant de la nourriture et de la parole partagées.

Que la lumière de Pâques éclaire vos jours !

José



Au-delà du goût

« Je ne connaissais pas et je ne connais pas encore de meilleure chère que celle d'un repas rustique. Avec du laitage, des œufs, des herbes, du fromage, du pain bis et du vin passable, on est toujours sûr de me bien régaler ; mon bon appétit fera le reste, quand un maître d'hôtel et des laquais autour de moi ne me rassieront pas de leur importun aspect. Je faisais alors de beaucoup meilleurs repas, avec six ou sept sols de dépense, que je ne les ai faits depuis à six ou sept francs. J'étais donc sobre, faute d'être tenté de ne pas l'être : encore ai-je tort d'appeler tout cela sobriété, car j'y mettais toute la sensualité possible. Mes poires, ma giunca¹, mon fromage, mes grisses², et quelques verres d'un gros vin de Montferrat à couper par tranches, me rendaient le plus heureux des gourmands. » En m'imaginant ce que Jean-Jacques Rousseau voulait partager par ces mots, je pense pour ma part à un paquet de frites de la place de la Chapelle ou à une tartine au fromage blanc avec une gueuse à la Mort subite. Une version plus touristique dont j'ai fait l'expérience est celle d'un sandwich à la tortilla dans le soleil oblique de janvier au parc Guell à Barcelone.

Je ne veux pas faire ici l'éloge de la simplicité pour le principe, mais pour ce qu'elle dévoile. Ne prenez donc pas ceci pour l'éloge politiquement correct de la décroissance ou du *slow food*. Il se fait que, pour répondre à la question de José sur mon expérience de « la table », ce sont des souvenirs de simplicité qui me reviennent d'abord.

Par exemple celui du goût du simple malt au lait, un goût à jamais perdu. Sans doute que pour le retrouver, il me faudrait rassembler tout ce qui l'entourait, le bol de terre cuite, la compagnie présente au petit déjeuner de la Communauté de l'Arche de Lanza del Vasto, la nuit précédente passée à la belle étoile dans une prairie qui sentait bon le thym. Pas si simple donc.

De même, pour avaler à nouveau ma plus belle gorgée de vin blanc, il faudrait que je retrouve la bouteille d'Apremont partagée à même le goulot à la fin d'une randonnée à ski hors piste.

¹ Giunca : lait caillé.

² Grisses : pains.

Ce qu'on « goûte » est toujours plus que ce que nos papilles seules nous disent. C'est tout un ensemble de choses, dans lequel il y a des personnes, des sourires, des gestes, des paroles échangées, un partage.

Je me rappelle les paisibles petits déjeuners partagés chez une amie dont la maison était pleine de chats et qui disait qu'elle irait volontiers au paradis, pour autant qu'elle puisse y entrer avec son chien, et qu'elle s'y chargerait des confitures. C'est cette même amie qui, à la fin d'un pique-nique de voyage, avant de remonter en voiture, nous a surpris en nous présentant un gant de toilette humidifié à l'eau de Cologne. C'était un geste aussi « juste » que celui du serveur nous posant sur le front une compresse bien chaude à la fin du repas au restaurant indien.

Je me rappelle encore un inattendu d'un autre genre. C'était au musée d'Insel Hombroich, près de Düsseldorf en Allemagne. Ce musée propose une véritable expérience de dépouillement et de contemplation. On déambule d'un pavillon à l'autre dans une nature à moitié sauvage. Très peu d'œuvres par pavillon. Dans l'un ou l'autre, aucune, car c'est le pavillon lui-même qui est une œuvre. Si j'en parle, alors qu'il est question ici de repas et de table, c'est parce qu'il y a une cafétéria pas comme les autres. Un bâtiment à l'architecture sobre, un mobilier d'une pureté égyptienne, et au menu... quel étonnement ! Le visiteur est invité à prendre un plateau, une assiette, un couteau et à se servir : il y a de grosses tranches de pain gris, un grand pot de saindoux et un grand pot de sirop de poires semblable à notre sirop de Liège. Il n'y a absolument rien d'autre. La halte restauration n'est pas une parenthèse dans la visite du musée, mais la poursuite de l'initiation, une invitation à poursuivre la méditation.

J'invite ceux à qui cela dirait, le 31 décembre au soir, à une petite balade. Au retour, nous pourrions allumer une petite bougie et partager un verre de vin, un bout de fromage et du bon pain...

Étienne

Un dîner en ville

Bamako (Mali). Dans la cour de la famille Traoré en périphérie de la ville.

Le jour s'achève, la chaleur s'atténue et une quiétude s'installe. *“C'était l'heure tranquille où les lions vont boire”* disait Victor Hugo. Nous bavardons Zou et moi, il me raconte son travail de prof de français à l'institut des aveugles. Il a eu les célèbres chanteurs Amadou et Mariam comme élèves (*“le dimanche à Bamako, c'est le jour des mariages.”*). Des enfants gambadent dans la cour, un bambin s'accroche à mon genou et considère gravement le Blanc assis chez eux. C'est une grande cour en terre battue, plusieurs habitations dans ce quadrilatère. Le père de Zou est polygame, chaque épouse a son logis (chambre et salon). Il y a du monde dans cet espace. Inutile d'essayer d'identifier chacun. Il y a des femmes âgées, des mamans aux hanches rebondies, de très jeunes “bonnes”, cousines de la campagne venues aider contre le vivre et le couvert. Un jeune homme longiligne est assis sur une bordure de pierre et procède à ses ablutions rituelles afin que sa prière soit valide. Il utilise ce qu'on appellerait chez nous une bouilloire, si ce n'est qu'elle est en plastique et zébrée de vives couleurs. Il se mouille le visage, se rince la bouche et les narines, se verse de l'eau plusieurs fois sur la tête, les bras, les pieds... Les gestes routiniers mille fois répétés sont précis et rapides.

Quelques ampoules électriques combattent l'obscurité naissante. Sous un halo lumineux, des femmes s'affairent dans une symphonie de pilons, clapotis de robinet, chocs de marmites, conversations. Les poules se sont retirées pour la nuit. Elles qui picorait encore il y a une heure le mil perdu aux abords des foyers se sont réfugiées derrière les “canaris”, ces grandes jarres de terre cuite qui conservent l'eau bien fraîche. Soudain une voix humaine amplifiée chante : la mosquée voisine appelle à la prière de la tombée du jour. C'est la troisième prière quotidienne. Il y en aura encore une dans une heure, la nuit étant tout à fait tombée. Puis une autre en fin de nuit. En attendant, la vie continue dans la cour où se mêlent le sacré et le profane ; les uns priant, les autres vacant aux occupations vespérales. On entre et on sort des douches, une serviette autour des reins. Des femmes richement habillées de boubous rutilants prennent le large comme des navires ; elles vont rendre visite

à une accouchée. Un petit troupeau d'une demi-douzaine de moutons franchit le portail, rentre dans la cour et regagne docilement la bergerie en face du coin des douches. Zou m'explique qu'ils vont paître tout le jour avec les moutons du quartier sur la rive du fleuve Niger. Le soir chacun rentre chez soi. Ils connaissent leurs maisons. Braves bêtes si dociles et paisibles, promises au couteau !

C'est fascinant de voir prier les gens. Parfois en petits groupes, mais le plus souvent isolés, ils prient n'importe où (du moment que ce soit sur un tapis de prière isolant du sol souillé) dans les endroits les plus inattendus : dans un coin du hall de l'aéroport, dans une travée du marché, au milieu des sacs de riz, sur le trottoir, ou, comme ce commerçant, derrière le comptoir de sa boutique. Prier c'est aussi une gymnastique, on se tient debout, on s'incline, on se prosterne le front au sol, on s'assied sur ses talons. On m'explique que chaque position est douée d'une signification symbolique et spirituelle. Les postures de la prière synthétisent les formes de soumission et d'adoration de tous les êtres créés : les arbres et les montagnes se tiennent debout, les astres se lèvent et se couchent, les animaux sont inclinés et tout ce qui vit tire sa nourriture de la terre. De cette manière, le croyant, au travers de la prière, se fait le médiateur de l'adoration de toute la création envers son Créateur.

Une jeune fille s'approche de nous et déroule un carré de vinyle sur le sol ; il est jaune avec des motifs floraux. Une autre vient poser dessus un grand plat en tôle émaillée. Chez moi on aurait appelé ça une "bassine", genre bassine à confiture... Le bol est protégé de la poussière par un couvercle, une large assiette métallique fleurie elle aussi.

Zou m'invite à partager le repas, on s'accroupit autour du bol. Quatre autres types sont venus nous rejoindre. Je n'identifie pas très bien qui ils sont, sans doute des frères, des demi-frères, des cousins de Zou, à peu près du même âge que lui. La jeune fille qui a déroulé la "nappe" passe entre les convives avec un bassin et un savon. Chacun se lave les mains. Zou, prévenant, me fait apporter un petit tabouret haut de 20 cm. Je lui en suis reconnaissant, cela soulage un peu mes cuisses. Cette position accroupie, je ne l'ai plus prise depuis le bac à sable de l'école gardienne, je pense ; en

tout cas mes jambes ne s'en souviennent plus. On me fait aussi présent d'une cuiller. Elle est tout aussi bienvenue. Je vois les autres habilement grappiller le riz, le poisson, mastiquer le tout dans la sauce du bout des doigts et "hop!" dextrement dans la bouche. Impossible à faire sans un long apprentissage! Je m'évertue avec ma cuiller. C'est bon, très savoureux. Épicé cependant. Je vois le gros piment rouge sur le bord du plat. Je le surveille du coin de l'œil, car je sais que c'est la blague à faire à un "toubab" de lui refiler gentiment, l'air de rien, le piment ! Il a l'air si inoffensif ce piment, dans son apparence de petite tomate, mais méfiez-vous... Heureusement, au cours du repas, le diabolique petit condiment sera partagé entre les convives et j'y échapperai. Poliment, Zou pousse les beaux morceaux dans la zone du bol devant moi, de gentils petits morceaux de légumes ou de poisson, tout prêts à être pelletés... La nourriture épicée me fait couler le nez. Il faut que je me mouche. Je ne sais pas très bien si ça va être considéré comme très impoli, mais, le plus discrètement possible, je sors un kleenex (toujours avoir des kleenex en poche en Afrique !) et me mouche. Personne n'a l'air de s'en formaliser, encore un privilège de toubab peut-être ? Tout va bien. Il est vrai que je mange à la cuiller et pas avec les doigts. Jamais je n'ai vu un africain se moucher "à table". Quand on mange avec les doigts... Chacun porte vers le plat la main droite. L'autre main est réservée aux fonctions moins nobles du corps. Manger de la main gauche est une offense. J'ai un ami sénégalais handicapé suite à un accident de roulage ; il ne peut plus porter sa main droite à la bouche. Je sais que c'est un vrai martyr pour lui de manger de la main gauche, d'imposer aux autres ce désagrément.

Le repas se poursuit en silence ; pas de conversation, pas de "c'est bon !" ni de commentaires sur la nourriture ; on mange, c'est tout. J'ai un peu de mal à manger comme ça. J'attends que ça finisse. Le temps me semble long à ne faire que manger. Ce n'est pas mauvais du tout, mais je ne sais pas très bien quoi faire des arêtes du poisson. Comment les recracher ? Où ?

Un convive s'éloigne du bol en disant "merci", il se relave les mains au bassin resté à proximité de la natte puis s'étend de tout son long. La conversation reprend en bambara. Un jeune homme prépare du thé. Je pose à mon tour ma cuillère. Zou proteste: "Mange

encore, Michel ! Tu n'as pas mangé.” Je remercie. Une grande tasse en plastique bleu pleine d'eau passe entre les convives qui se désaltèrent. Zou appelle un gosse et lui donne une pièce de monnaie pour qu'il aille à la boutique voisine me chercher une eau minérale. Merci Zou de veiller sur mes intestins ! Dans la cour, d'autres cercles de convives expédient le repas autour de bols semblables. Des groupes de femmes avec les enfants. Je ne vois pas manger le père de Zou. Il est sans doute dans une des maisons. Un jeune homme mange seul, à l'écart. Pourquoi n'a-t-il pas mangé avec nous ? Zou m'explique que c'est un captif. Sa famille est, depuis des générations, esclave de la sienne. Zou se souvient bien du père décédé du jeune homme. Ils font partie de la famille. Mais chacun a sa place. Eux, de mémoire d'homme, ce sont les domestiques de père en fils de la famille Traoré. Ils mangent à part. Car les repas se prennent entre égaux réunis autour du bol. Je me souviens qu'il y a déjà bien longtemps, au début de ma carrière de prof coopérant au Rwanda, j'avais été très étonné de lire dans une rédaction d'élève que celui-ci n'avait jamais vu manger son père. Au Rwanda, encore plus qu'ailleurs, manger doit se faire discrètement. On vous invite à boire un verre, mais quasiment jamais à “venir manger un morceau à la maison”... Pour ça, l'Afrique de l'Ouest est plus conviviale ; partout on vous invite à partager la nourriture...

Nous avons terminé le repas, relavé nos mains, regagné nos fauteuils sous l'ampoule à présent transformée en dance-floor à moustiques. Zou m'annonce qu'il vient d'être père d'un petit garçon. Je n'ai pas vu Zou depuis deux ans et j'ignorais qu'il s'était marié... Nous terminons la soirée en sirotant de minuscules verres de thé très sucré et très fort. (Bonjour à l'insomnie, cette nuit !) Je n'ai aperçu ni son fils ni sa femme, peut-être étaient-ils en déplacement. En prenant congé, je glisse un billet de banque dans la main de Zou en lui précisant que c'est pour la maman. Je pense évidemment à la jeune mère de son fils. Aussitôt Zou disparaît avec les sous et revient me dire que la maman qui a préparé le repas me remercie beaucoup de ma générosité. Ce petit malentendu m'a appris que l'usage était de faire un petit cadeau monétaire à la maman qui avait préparé le repas. Zou n'a pas pensé une seconde que je destinais un cadeau à son épouse, par contre j'en devais un à la co-

épouse de son père qui avait cuisiné ce jour-là pour toute la famille...

L'appel à la dernière prière retentit quand je me lève pour prendre congé. Zou m'accompagne jusqu'au "goudron" (la chaussée en bordure du quartier où passent les taxis). Il hèle pour moi un véhicule . Les taxis sont jaunes à Bamako. Et, comme partout en Afrique, pas toujours en bon état et jamais pourvus de compteurs. Il faut négocier le prix avant de monter dedans. Zou fixe le prix que j'aurai à payer pour regagner mon hôtel. Tout seul j'aurais certainement payé le double, si pas plus. Assis à l'arrière, je regarde défiler la vie nocturne des quartiers : les rues sont pleines de monde, les échoppes toujours ouvertes, des mamans continuent à vendre des beignets au coin des rues, la braise sous les marmites brille comme une poignée de rubis. Les mosquées sont éclairées, des petits bars font le plein de noctambules. Il y a d'excellents orchestres à Bamako, la nuit. La vie d'une ville africaine. Bamako non plus ne dort jamais.

Cette soirée à Bamako était riche de découvertes pour un Européen de base :

- l'organisation spatiale d'une maison polygamique, les différentes fonctions de la cour de la maison ;
- la prégnance des rituels religieux : l'appel du muezzin, les purifications, la prière. Tout l'espace-temps est marqué, rythmé, habité de religieux, ce qui fait que le religieux et le profane sont intimement mêlés ;
- l'omniprésence infranchissable des inégalités sociales, des hiérarchies, des différences à reconnaître et respecter. Non seulement le captif accepte de manger à part, mais chacun connaît sa place assignée et à qui il doit obéissance et respect. (L'enfant qui interrompt son jeu et court me chercher de l'eau à la boutique) ;
- l'argent-cadeau qui se donne dans un système de don et de contre-don.

Changer de culture, c'est changer de codes. L'inattendu survient qui vous déstabilise, alors que, pour les gens, au contraire, ils sont de l'ordre du normal, du "naturel". Ces codes ont leurs raisons d'être et leurs logiques irréfutables, encore faut-il être au courant !

Ce n'est pas mieux de manger avec des baguettes, à la main ou avec des couverts ; ce n'est pas mieux ni moins bien de manger entre égaux ou de ranger les gens hiérarchiquement selon un "plan de table" protocolaire ou de feindre l'égalité en donnant la consigne de se placer comme on veut... Les normes sont quand même toujours là et l'inégalité est présente dans toutes les sociétés. On peut se choquer, à juste titre, que des sociétés aujourd'hui intègrent des "captifs", perpétuent les castes et tolèrent le travail des enfants. Mais nos sociétés ont aussi leur genre de "captifs" et les inégalités se reproduisent de génération en génération. On voit toujours mieux l'inégalité des autres que celle dans laquelle on baigne depuis l'enfance. Y a-t-il derrière ces codes relatifs des valeurs universelles ? Dans l'absolu, toutes les manières se valent. Les codes de politesse visent partout à tenir compte de l'autre, à l'honorer selon son rang, à manifester du respect. Ce qui est visé, sans doute, c'est de mieux vivre ensemble. Reste, ici comme ailleurs, à promouvoir la dignité et le respect inconditionnel dus à chaque personne.

Pas facile, dans ces sociétés africaines où tout est à sa place et chaque conduite attendue, d'être différent (homosexuel, par exemple). Pas facile chez nous de perdre son autonomie et d'avoir vraiment besoin des autres...

Michel

Le repas : un besoin, un temps à respecter, une cérémonie

Le repas évoque immédiatement et de manière peu originale le fait de se nourrir, de manger. En Belgique, cette activité est une grande préoccupation de la plupart de nos contemporains, même paradoxalement pour celles et ceux qui se nourrissent peu ou mal : elle prend généralement beaucoup de temps.

Mais le repas va bien au-delà de la survie (hypothèse que je n'ai jamais dû envisager jusqu'à présent, heureusement) ou du besoin quotidien, c'est une activité qui demande investissement de temps, d'argent et d'affect. Quand l'heure de manger (déjeuner, dîner ou

souper) va "sonner", je suis souvent fébrile : je déteste "sauter" un repas même si le temps qui m'est imparti est minime. Manger dans dans mon bureau, debout, dans la rue... sont autant de contraintes qui m'insupportent beaucoup et que j'essaie toujours d'éviter, même en vacances, car c'est synonyme de déplaisir sinon de corvée.

Contrairement à beaucoup, il ne me dérange pas de manger seul : je me supporte assez bien et parfois même c'est une détente, en tout cas une rupture dans le rythme quotidien. Elle permet de méditer ou de ne penser à rien sinon à savourer le plaisir des papilles gustatives. Je ne lis jamais en mangeant, même au restaurant, car je trouve cela désobligeant pour ceux et/ou celles qui ont préparé la nourriture que je consomme, au-delà du fait que c'est déconseillé pour la santé. Lorsque j'ai décidé de quitter le toit familial - à 26 ans passés...-, je savais à peine cuire un steak. J'ai donc dû apprendre, mais je ne me suis jamais résigné à des plateaux-repas devant la TV, à des pizzas surgelées ou aux boulettes-frites du fritkot d'à côté ! La malbouffe, je ne connais pas et n'ai aucune envie de découvrir. Lorsque j'ai décidé "de me mettre en ménage" avec Yves, il y a bientôt 27 ans, le partage des rôles s'est fait assez rapidement : je faisais les courses et Yves cuisinait. Aujourd'hui, je fais très souvent les deux : 'faire à manger' me détend après le bureau, surtout en écoutant la télévision que Yves m'a également installé dans la cuisine, pendant que la chatte, au-dessus du buffet, me regarde en ronronnant très doucement.

Néanmoins le "vrai" repas, c'est celui qui est partagé, que ce soit avec des collègues, des copains, des amis ou la famille. Ce temps de partage me construit et, comme cela se produit souvent, je dis devant une assiette ce que je ne dirais pas au téléphone ou dans un courriel.

Que ce soit mes parents ("Ils n'ont plus que cela" disent-ils) qui se réjouissent, plusieurs jours à l'avance, de me retrouver autour d'un lunch (même si ce sont toujours les trois mêmes restos qu'ils fréquentent) ou de Yves qui ne conçoit pas au moins une de nos soirées hebdomadaires autrement qu'autour d'un repas à l'extérieur de chez nous, ces temps rythment nos vies, mieux qu'autre chose ; c'est vrai qu'à casa, nous sommes parfois tellement fatigués de notre journée, que notre convivialité mutuelle se résume souvent à jouer avec la chatte, ouvrir le courrier, lire les mails, manger ce que

j'ai préparé en regardant la télévision et aller dormir... Mais nous soupçons toujours dans la salle à manger, avec une nappe et la vaisselle : cela fait partie aussi du repas. Consulter la carte d'un resto en voyage, c'est aussi regarder.

Curieusement, si nous prenons notre petit déjeuner le plus souvent ensemble, c'est presque toujours en silence en écoutant Musiq 3 et les ronrons du chat à nos pieds. Ce silence partagé à la table de la cuisine nous fait transiter, de manière progressive, de Morphée à la trépidance de la journée, mais n'enlève rien à la tendresse du moment vécu.

Souvent dans les communautés humaines des cinq continents, les "fêtes" se résument à de grosses bouffes et de copieuses beuveries, bien éloignées de mes conceptions.

S'il est vrai qu'à Noël, j'aime bien préparer un excellent dîner, avec cristaux, argenterie et porcelaines d'antan - cela fait tellement plaisir à ma mère qui, même si elle ne peut plus parler, a ses yeux qui parlent pour elle -, je n'envisage pas cela avec de copieuses libations ou une liste interminable de plats. Par chance ni Yves ni moi ne sommes gourmands ni soûlards.

Le midi, je "lunche" très souvent avec un(e) collègue ou un(e) ami(e) : cette coupure de la journée, où on peut discuter autant boulot que vacances ou tracas de toutes sortes, m'est indispensable pour reprendre le rythme de l'après-midi. J'aime aussi pouvoir narrer ces moments à Yves, le soir, comme lui également, quoique sa préférence aille plutôt à partager un pot en fin d'après-midi.

Un autre moment privilégié - autant en hiver qu'en été - c'est de retrouver des amis - souvent éloignés géographiquement - autour d'une fondue, d'une raclette ou d'un buffet, parfois jusqu'à une heure avancée de la soirée. Au-delà des bonheurs et des heurts de l'existence à narrer, c'est une manière de marquer le temps qui passe d'une pierre blanche, un moment que l'on pourra se rappeler ultérieurement, notamment en regardant des photos même si parfois cela rend nostalgique.

Reste enfin le repas cérémoniel, la Cène, le cœur de ma vie de chrétien. J'ai difficile à vivre un office sans eucharistie et pourtant, vu la raréfaction des prêtres, je devrai sans doute m'y résoudre dans l'avenir. Saint Paul, dans sa première Épître aux Corinthiens

(v. 19 et 20), nous rappelle que notre corps est le temple de l'Esprit saint et que nous devons rendre gloire à Dieu dans notre corps. Donc nous devons l'entretenir : pas seulement par des nourritures terrestres, mais nous devons nous rappeler régulièrement que nous sommes corps du Christ par la sainte Cène. Ce rappel n'est pas seulement un rite mémoriel, c'est le cœur de la Foi en notre Dieu. Ma foi personnelle, sans eucharistie, serait comme étiolée, incomplète. Maintenant je ne suis pas vissé au calendrier : participer à la messe un jour de semaine plutôt qu'un dimanche m'importe peu, parfois les deux d'ailleurs, au gré de mes envies et de mes pérégrinations, mais aussi des contraintes de la vie. Lorsque je vais en voyage et, ces dernières années, cela m'est arrivé très souvent, j'aime beaucoup participer à l'eucharistie dans les localités où je réside. Parfois, c'est dans un cadre très solennel : ainsi un matin de janvier 2010, à Rome en la basilique Saint Jean de Latran, j'étais le seul visiteur. Un membre du clergé qui passait au moment où j'admirais les marbres du maître-autel, m'a proposé de partager l'eucharistie des clercs : ils étaient 18, un vrai luxe. Même si j'ai plus deviné que compris ce que je partageais, j'étais très heureux d'être là autant que je l'ai été dans la petite église Sainte-Marie du Boulou (XI^{ème} siècle, quand même), bourg du Roussillon à proximité duquel j'ai passé des vacances en septembre 2011. Certes, il y a toujours un moment de curiosité au début, mais ensuite on se fond dans la communauté. À ce moment, on goûte pleinement la saveur du mot catholique et, lorsque je reçois l'hostie, je me sens en harmonie avec le monde, car dans ses quatre coins, au même moment, des hommes et des femmes font la même démarche que moi, vers Dieu, en disant amen. C'est le Repas consacré mais c'est aussi la consécration du repas : nous devenons ce que nous mangeons, le Corps du Christ.

Marc Beumier

Ce qui entre dans la bouche (d'après Mt 15,11)

Les choses prescrites, barrières de la pureté, les choses interdites, et les livres de séparation, les rouleaux des repas légaux, les tables pharisiennes, rivages d'écaillés et de sabots fendus, viandes saignées droit, barrages, frontières, végétal, animal, cru et cuit, convenant et inconvenant, pur et impur, devant ta bouche tu dresses les lignes de démarcation, du fréquentable et de l'infréquentable.

Les nuits emportent ce qui n'est pas comme toi.

Terres sans alcools. Casher. Halal.

Mais moi, je te dis : ce n'est pas ce qui entre dans ta bouche qui importe, c'est ce qui en sort. Des mots de frontière ou des mots d'ouverture, des mots de ponts entre les mondes, des mots de liens entre les humains, des tissages de fraternité, ou des coupures.

Mange avec ton frère.

Sois droit et mange ce que tu crois juste, mange en ton âme et conscience, et n'exploite pas la terre, et n'exploite pas les créatures vivantes que ton Seigneur a mises sur la terre pour qu'elles l'habitent avec toi, sois fidèle si tu veux aux coutumes de tes pères, ou sois tourné vers les habitudes de tes filles, mais que tu verses le sang ou que tu ne le verses pas, souviens-toi de manger avec tes frères et sœurs, de rompre le pain avec eux, ne laisse personne à côté de ta table, et ne reste à côté de la table de personne, car il vous a été dit : à ce que vous mangez vous reconnaîtrez le pur et l'impur, mais moi je vous dis : c'est en mangeant ensemble que vous amènerez votre cœur à marcher vers la pureté.

Françoise Nimal



Communion

Un jour une amie étudiante en arts plastiques m'a demandé si j'étais d'accord de réunir quelques amiEs pour une expérience artistique qui porterait sur le thème du partage du pain. Cette amie, qui a une culture protestante, avait spontanément choisi comme sujet de travail l'axe du co-pain : celui qui partage son pain. Nous sommes allés, joyeuse bande d'étudiantEs, dans un café enfumé et bruyant, faire des pitreries devant son objectif en nous passant le pain, en le brisant, en le rompant et en le partageant. À la fin de l'exercice, elle nous a remercié d'avoir été de si chouettes co-pains et nous avons tous fait une pause, conscientEs d'avoir vécu quelque chose de l'ordre de la communion.

Ces derniers temps, au fil des rencontres et des questions que l'on me pose, j'ai développé un nouvel argumentaire concernant l'accueil inclusif dans les Églises. Il faut reconnaître que l'inclusivité reste un vaste chantier un peu partout dans le monde chrétien et qu'il vaut mieux savoir se renouveler sous peine d'en devenir répétitif ! Mon dernier argument est le suivant : le jour où je serai à table, lors d'un repas de paroisse, voire une agape, avec un couple de même sexe, une personne d'une autre nationalité, une personne avec un handicap et une personne homophobe et/ou xénophobe, je serai enfin en paix. Mes voisinEs de table seront enfin le reflet de la diversité de la création de Dieu, que cela me plaise ou non! L'argument est court, certes, et laisse entendre que nos Églises sont rem-

plies de personnes effrayées par la perspective que deux personnes de même sexe s'aiment ou peu enclines à accueillir tout un chacun dans sa spécificité. Pourtant, c'est exactement cela l'objet de ma dernière affirmation : c'est avec des frères et sœurs, en Christ et même en Humanité, que je veux être en communion ; c'est avec l'ensemble du Peuple de Dieu que je veux être co-pain. C'est mon intention de communion, ancrée en Christ, qui doit prendre le pas, coûte que coûte et irrémédiablement, sur les frayeurs et les blocages de tous ces co-pains potentiels.

Il est vrai que les dogmes continuent de nous séparer : prenons la Cène. Malgré des dizaines d'années de dialogues bilatéraux et multilatéraux, œcuméniques et interconfessionnels, les choses restent souvent bloquées au niveau des institutions. De cette situation naissent parfois de loufoques échanges lors des célébrations œcuméniques, l'un disant à l'autre : « Vas-tu communier ? », l'autre répondant : « Et bien, je ne sais pas, je voudrais bien mais je ne suis pas censée le faire. » Ou pire encore, lorsque nous emmenons les jeunes à Taizé, ce lieu de pèlerinage pour la jeunesse bien connu, qui propose notamment dans sa grande église de la réconciliation des saintes-cènes (protestantes), des eucharisties (catholiques) et des saintes eucharisties (orthodoxes) : les jeunes peu initiés ne comprennent pas toujours vers quel frère distribuant les espèces ils sont censés se diriger, de peur de ne pas prendre la bonne sainte-cène...

C'est bien ça le centre de notre réflexion : comment prendre la bonne sainte-cène ? Est-ce une question de dogme ? Une question de diversité ? Ou encore une question de pain ?

Rappelons-nous que les Pères de la Réforme se sont violemment confrontés sur le dogme de la sainte-cène, mais aussi sur la façon de la prendre, tant il est vrai que le pain ou l'hostie (selon) semblait la seule espèce farineuse évangélique. Plus récemment encore, des missionnaires chrétiens sous d'autres tropiques ont été critiqués pour faire la cène (ou la messe) avec des noix de coco : ils ne respectaient pas le commandement de Jésus ! Que le pain soit inexistant ou très onéreux dans d'autres contrées que les nôtres avait complètement échappé aux théologiens garants de la discipline eucharistique...

Tant est si bien qu'il ne nous reste, comme solution, qu'à revenir à l'attitude de Jésus dans ces situations-là : comment notre Maître, que je nomme parfois le DJ de ma vie, s'est-il comporté? Qu'est-ce qui m'inspire, dans son attitude, au moment des repas et au moment de la dernière cène ?

Intéressons-nous au récit de repas le plus festif dont nous sachions quelque chose : les noces de Cana, en Jean, l'évangile connu comme celui de la convivialité. Que fait Jésus de si in-croyable ?

En vérité, il fait peu de choses. Il fait remplir des jarres d'eau et surtout, il s'affirme face à sa mère qui le presse de montrer des signes. Jésus est amené à prendre sa place et cette posture est une source de vin de grande qualité qui est pourtant issu de l'eau de purification. Être à table avec Jésus, c'est aussi le laisser prendre sa place et changer une eau rituelle en un vin délicieux ; se positionner par rapport à là où nous venons pour rentrer dans un processus de transformation. Être à table avec Jésus, cela postule qu'avant et pendant, nous soyons ouvertEs à sa présence renouvelante. Avant même de nous demander si les autres y ont droit, nous devons nous scruter afin de discerner si Jésus pourra s'approcher de nous. Faut-il y croire ou nous ouvrir à l'in-croyable?

Un autre de ses repas est emblématique : celui pendant lequel il nourrit la foule. Dès le départ, on voit bien qu'il fait avec le contexte –la foule- et les moyens du bord –les poissons et les pains. Ses disciples voulaient acheter, partir, complexifier ce repas. Il n'en sera rien : ce sera un repas-prétexte pour délivrer un message de fond. Jésus a-t-il perdu deux minutes sur la forme ? Sur la singularité de la situation ? Sur les arêtes du poisson et la qualité du pain ? Non. A-t-il cherché à savoir s'il y avait des Samaritains, des pharisiens, des prostituées, des femmes adultères ou des impurs dans la foule ? Non. Par contre, il a béni le repas, en remettant, une fois de plus, l'évènement et l'avènement de Sa parole au Créateur.

De fait, la motivation et la foi de chaque personne dans cette foule était déjà une profession de foi assez convaincante pour que Jésus se lance dans un *fish and chips* à la façon de Tibériade. Une fois nourrie, la foule recevra l'enseignement de vie. La réalisation d'un acte im-possible permet une possible écoute, bénie de Dieu.

Prenons un autre repas : celui de la Pâques. En Jean 23, déjà, le ton est donné dès le début : Jésus se met à laver les pieds des dis-

ciplés. Ils n'en mènent pas large, d'ailleurs ! C'est qu'avec Jésus, un repas peut prendre des tournures assez stupéfiantes, qu'on se le dise. Plus en aval, si nous prenons les évangiles synoptiques, nous voyons que Jésus envoie ses disciples suivre un homme sur le seul critère reconnaissable qu'il « porte une cruche d'eau » et qu'il ne discute pas quand on lui annonce la venue prochaine de son Maître. Ces deux critères me laissent pensive : préparer la table de communion, c'est être porteuse d'eau et accepter cette venue comme naturelle...

Faut-il voir dans l'eau le symbole du baptême, le symbole du service, le symbole de la soif de Dieu? L'obéissance au Maître est plus délicate, mais, une fois de plus, elle nous renvoie à notre propre capacité à discerner et échappe aux critères extérieurs : suis-je prête à préparer la table de communion, à faire une place dans ma vie, le tout sans discuter ni poser de questions ? Et surtout, en Jean, suis-je prête à ce que Jésus me lave les pieds, mes pieds à peine capables de me mener aux bons endroits, mes pieds souvent considérés comme la partie ingrate de mon corps ? Le contraste entre les pieds, peu considérés, et le geste de Jésus, grandiose, pourrait être déconcertant au point de rejeter mon Maître au lieu de lâcher prise...C'est là que Jésus me répond, comme à Simon-Pierre : « Si je ne te lave pas, il n'y a plus rien de commun entre toi et moi ». C'est l'in-attendu qui ouvre à la communion.

En dépit de la diversité des disciples, en dépit des résistances des uns et des trahisons des autres, Jésus se penche vers moi pour me donner le pain et le vin de vie, en ayant pris soin avant de laver la partie la plus rugueuse de mon être. Et c'est là notre terrain de rencontre et de communion, entre le Maître, mes co-pains et moi-même : à la croisée des chemins entre l'in-croyable (l'eau changée en vin), l'im-possible (la multiplication des pains), et l'in-attendu (le lavement des pieds).

Joan Charras Sancho
Doctorante en théologie pratique,
Institut de théologie protestante
Université de Strasbourg

Information

ONU : première discussion sur la violence et la discrimination envers les LGBTI

Navy Pillay, Haute commissaire aux Droits de l'homme, « Entre la tradition et les droits de l'homme, nous devons donner la priorité aux droits de l'homme »

Certains délégués de pays défendant des lois qui persécutent les personnes lesbiennes, gays, bisexuelles, transgenres ou intersexe (LGBTI) ont quitté la salle alors que le comité invité aujourd'hui par le Conseil des droits de l'homme commençait sa discussion sur la violence et la discrimination envers les lesbiennes, gays, bisexuels, transgenres et intersexe.

Genève, le 7 mars 2012

Mais malgré leur attitude et les déclarations écœurantes faisant appel à la notion de culture pour justifier la violence et refuser de reconnaître des cas documentés de discrimination et de persécution dont ont été victimes des personnes LGBTI, le débat, auquel participaient des experts internationaux venant du Pakistan, de Suède et des États-Unis ainsi qu'Irina Karla Bacci, vice-présidente du Conseil national des personnes LGBT du Brésil et responsable remplaçante du secrétariat des femmes de l'ILGA a pu se poursuivre, et a mis en évidence, avec plusieurs exemples concrets, les violences et les discriminations que les LGBTI doivent endurer dans le monde.

Gloria Careaga, cosecrétaire générale de l'ILGA, a déclaré : « Nous nous réjouissons de la volonté du Conseil des droits de l'homme de dire clairement qu'aucune violation des droits humains, contre qui que ce soit, n'est acceptable. Le travail difficile mené par des organisations LGBTI du monde entier qui se battent pour leurs droits a enfin produit un résultat très important, et l'on entrevoit la possibilité d'une décriminalisation complète et à l'échelle mondiale des relations entre personnes de même sexe ainsi que la dépathologisation des personnes transgenre. Bien entendu, nous ne devons pas cesser notre travail jusqu'à ce que tous les droits des LGBTI soient garantis. »

Renato Sabbadini, cosecrétaire général de l'ILGA, a déclaré : « Les pays qui ont [refusé le débat / abandonné la salle / provoqué un brouhaha / perturbé la séance] ont perdu une occasion historique de participer à un dialogue constructif, et ont prouvé par leur comportement qu'il n'y a ni honneur ni dignité dans la persécution et la torture des LGBTI. Les futures générations auront honte lorsqu'elles regarderont en arrière et se rendront compte que leurs aînés ont défendu l'indéfendable. »

Le comité de discussion, cosoutenu par l'Afrique du Sud et le Brésil, s'est penché sur le premier rapport jamais publié sur les lois et pratiques discriminatoires et les actes de violence contre des individus en raison de leur orientation sexuelle ou de leur identité de genre par le Haut-commissariat des Nations unies pour les droits de l'homme, paru en décembre 2011.

Le rapport, transmis au Conseil des droits de l'homme après qu'il a émis la résolution 17/19 (adoptée le 17 juin 2011), est de la plus haute importance puisqu'il s'agit du premier document officiel des Nations unies à donner des exemples approfondis de cas de violences et de discriminations basées sur l'orientation sexuelle et l'identité de genre.

Irina Karla Bacci a exprimé sa solidarité avec celles et ceux qui souffrent de violations des droits de l'homme en raison de leur orientation sexuelle ou de leur identité de genre dans le nord et le sud de l'Équateur, en particulier pour la communauté LGBTI du sud. Elle a souligné que, selon les instruments internationaux de protection des droits de l'homme, toute forme de violence envers les personnes LGBTI est une violation des droits de l'homme, et un affront à la Déclaration universelle ainsi qu'à tous les États membres de l'ONU. Elle a exposé les situations dans lesquelles les LGBTI vivent dans les différentes régions du monde et les crimes auxquels ils peuvent être confrontés, et, se basant sur son expérience personnelle, elle a expliqué que les religions peuvent coexister dans le respect.

Linda Reanate Magano Baumann, directrice d'OutRight en Namibie et représentante de Pan Africa ILGA, a eu l'occasion de s'exprimer au nom de l'ILGA et s'est réjouie de la publication du rapport des Nations unies sur l'orientation sexuelle et l'identité de genre. Elle a rappelé que 76 pays dans le monde continuent de criminaliser les

actes sexuels consentants entre personnes du même sexe et que 7 pays ou régions prévoient toujours la peine capitale pour ces mêmes actes. "Les États qui claquent la porte ne pourront pas rejeter la responsabilité qui leur incombe de protéger leurs propres citoyens des discriminations et des violences" c'est ce qu'elle dit se référant aux délégués des pays homophobes qui ont abandonné la salle. Linda Baumann a souhaité que le Conseil des droits de l'homme continue à promouvoir et à protéger les droits humains, à mettre fin à la discrimination et à la violence auxquelles ont à faire face des personnes en raison de leur orientation sexuelle ou de leur identité de genre.

L'ILGA veut exprimer sa reconnaissance et sa gratitude à tous ses membres et alliés à Genève pour le travail qu'ils ont accompli en ces jours extraordinaires : Arc-International, COC-Netherlands, et GATE pour n'en citer que quelques-uns.

Traduction française: Romain Muller



Vous voulez rencontrer la Communauté du Christ libérateur ?
Vous vous posez des questions à propos de notre association ?
Contactez-nous au **0475/91.59.91**
ou sur le site de notre association : **<http://www.ccl-be.net>**

Dès lors vous aurez la possibilité de rencontrer une personne de votre région afin de trouver une réponse à vos questions et de partager vos attentes.
Une brochure de présentation peut être obtenue sur simple demande.



Thème du prochain dossier : **L'amitié**

L'amour, beaucoup en rêvent. Certains le connaissent ou l'ont connu.

L'amour fait briller la vie de mille éclats mais est parfois une souffrance quand les sentiments ne sont pas ou plus partagés.

Ce n'est cependant pas le seul lien qui parfois traverse le temps ; existe aussi celui de l'amitié. L'ami(e) est celui ou celle sur qui on sait pouvoir compter. C'est une personne parfois très différente de soi et pourtant, avec elle, se partage quelque chose d'unique.

Dans l'amitié, il y a sans doute une forme d'amour mais sous une autre nature. Un lien qui fait se sentir frère ou sœur sans pourtant appartenir à la même famille et sans qu'il soit identique à ceux du sang.

Les dates à retenir

Avril 2012

Vendredi	13	à 19h00	Bruxelles	Réunion de prière
Dimanche	15	à 19h00	Bruxelles	Réunion d'antenne
Vendredi	20	à 19h30	Assesse	Réunion d'antenne
Vendredi	27	à 19h30	Liège	Réunion d'antenne

Exceptionnellement, les activités se déroulant à Bruxelles sont retardées d'une semaine pour nous pas coïncider avec la Semaine Sainte.

Mai 2012

Vendredi	04	à 19h00	Bruxelles	Réunion de prière
Samedi	12	à 11h00	Bruxelles	Belgian Pride

Célébration œcuménique à l'occasion de la Gay Pride.

Église N-D du Bon Secours, rue Marché au Charbon, 1000 Bxl

Dimanche	13	à 19h00	Bruxelles	Réunion d'antenne
Vendredi	18	à 19h30	Assesse	Réunion d'antenne
Vendredi	25	à 19h30	Liège	Réunion d'antenne

Juin 2012

Vendredi	01	à 19h00	Bruxelles	Réunion de prière
Vendredi	08	à 19h30	Bruxelles	AG

Les détails seront communiqués en temps voulu.

Dimanche	10	à 19h00	Bruxelles	Réunion d'antenne
Vendredi	15	à 19h30	Assesse	Réunion d'antenne
Vendredi	29	à 19h30	Liège	Réunion d'antenne